

Formation Apertura Arcanes

14 octobre 2022 à Strasbourg

Quelles croyances font référence ?

Croyance, certitude et conviction

Yves Dechristé

La croyance infiltre notre représentation de la réalité, elle s'insinue dans tous les domaines de l'existence. Nous avons besoin de croire, d'accorder sa foi, à une référence pour interpréter le monde qui nous entoure. Ainsi la maladie mentale sera appréhendée de façon différente selon les références auxquelles on adhère ; croyance dans le déterminisme biologique, génétique, psychogénèse en fonction des connaissances du moment, influence des discours sociaux ou politiques qui nous traversent et nous influencent à notre insu. L'adhésion à telle ou telle référence ira de la croyance à la certitude en passant par la conviction. D'une façon générale, le savoir n'échappe pas à la croyance pour la simple raison que pour savoir, il faut croire ce que l'on sait. L'analyste aussi a ses croyances : les théories sexuelles infantiles, l'œdipe, le sujet, au transfert.

Alors comment aborder la croyance pour le psychanalyste, ou dans la psychanalyse ? Comment interpréter la croyance ? quelle est sa fonction ? d'où vient-elle ? quelle place la psychanalyse accorde-t-elle à la croyance ? Pour tenter d'y répondre, commençons par reprendre ce que nous en disent Freud et Lacan.

Croyance et psychanalyse

La croyance chez Freud

Freud aborde la question de la croyance dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, et particulièrement dans son étude sur la superstition. Il donne l'exemple de son cocher qui le dépose dans une rue parallèle à celle où il devait se rendre pour voir une patiente âgée.

Ce qui distingue l'homme normal de l'homme superstitieux, c'est qu'il croit à son activité psychique inconsciente révélée par son acte. L'homme normal croit au hasard extérieur, au réel, (le cocher qui se trompe, alors que l'homme superstitieux pourrait en faire le signe que cette vieille dame ne dépasserait pas l'année). L'homme normal ne croit pas au hasard intérieur (psychique). Ainsi, s'il s'y était rendu à pied, égaré par ses réflexions et distrait, il n'y aurait pas vu un fait d'accident ou de hasard, il aurait considéré que son acte était dicté par une motivation inconsciente telle qu'il s'attendait bientôt à ne plus trouver sa malade en vie. L'homme superstitieux ne sait rien de la motivation inconsciente de ses propres actes accidentels, motivation qu'il situe, projette dans le monde extérieur. Il ne croit pas au hasard extérieur parce qu'il méconnaît de façon consciente sa propre réalité psychique, il la projette sur l'extérieur qui vient dès lors lui faire signe. Le monde lui révèle des choses cachées.

Freud relève une certaine proximité entre le superstitieux et le paranoïaque. S'ils refusent tous deux le hasard, l'accidentel, le paranoïaque l'interprète comme un signe venu de l'autre. Il voit dans l'autre des éléments qui n'existent que dans l'inconscient de l'autre, mais il voit des éléments qui le concernent lui-même ; il projette dans la vie psychique d'autrui ce qui existe dans sa propre vie à l'état inconscient. Cette dimension de « *vrai dans tout cela*¹ » fait que ses erreurs de jugements acquièrent une dimension de certitude. Le paranoïaque n'accorde aucun crédit « *à sa méchanceté inconsciente* » qu'il tourne vers l'extérieur ; c'est l'autre qui est considéré comme responsable, d'où sa méfiance. C'est ce qui le distingue de l'obsessionnel qui se caractérise davantage par l'auto-reproche et la scrupulosité. La superstition chez l'obsessionnel, comme l'attente d'un malheur s'il entreprend tel ou tel acte, « je ne vais pas faire ceci car il va m'arriver quelque chose », vient de ce qu'il a refoulé son agressivité et son hostilité inconsciente et n'en veut rien savoir.

Déjà dans le « *Manuscrit K* » du 1^{er} janvier 1896, appelé « Les névroses de défense », Freud avait fait la distinction entre névrose obsessionnelle et paranoïa ; ce reproche que le paranoïaque pourrait s'adresser à lui-même est refusé ;

« il ne se forme aucun reproche qui serait ensuite refoulé. Au contraire, le déplaisir ainsi apparu est rejeté et selon le schéma de la projection, revient d'un proche (*Nebenmensch*)... Dans cette opération, la croyance a été refusée à un reproche² ».

Et d'ajouter :

¹ S. Freud, « Déterminisme, croyance au hasard et superstition », dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, PBPayot, Paris, 1990, p. 293.

² S. Freud, *Lettre à Fliess*, Manuscrit K, 1^{er} janvier 1896.

« l'élément décisif dans la paranoïa est le mécanisme de projection avec refus de croire au reproche... Le refoulement a eu lieu dans la paranoïa selon un processus conscient compliqué, "*Versagen des Glaubens*", le refus de la croyance. »

Freud est ainsi amené à concevoir deux formes de croyance ;

- celle en des représentations intérieures propres à la névrose,
- et celle aux perceptions extérieures propre aux psychoses conduisant à la croyance délirante, l'« *Unglauben* » ou incroyance. L'« *Unglauben* », l'incroyance à l'inconscient, apparaît alors comme ce qui sépare ces deux entités clinique.

Lecture lacanienne

Dans *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan rappelle que « Freud définit la position psychotique de ce qu'il appelle, *unglauben*, ne rien vouloir savoir du coin où il s'agit de la vérité³ ». Il reprend sa lecture de Freud : « le ressort de la paranoïa est essentiellement rejet d'un certain appui dans le symbolique⁴ », soit un refus de croire à l'Autre.

Ce lien à l'Autre, c'est la structure du sujet. Pour Lacan il n'y a pas de sujet sans relation à l'Autre, l'Autre comme lieu de l'inconscient, lieu du langage, lieu du symbolique. L'adresse à l'Autre a toujours quelque chose de constituant pour le sujet.

Ce rapport à l'Autre, au symbolique, détermine notre réalité psychique qui nous permet de distinguer un intérieur et un extérieur. Cette distinction signe que l'on est dans la névrose, dans le fantasme. C'est lui qui nous protège des intrusions, des phénomènes d'influence, qui nous permet d'éviter ces moments de décroché entre nos perceptions psychiques et l'endroit du réel. Elle a cette fonction de distanciation par rapport au premier temps de sidération qui se produit lorsqu'une tuile nous tombe sur la tête. Chez le névrosé, la réalité psychique, le fantasme, est une ligne de défense contre le réel, il vient faire tampon. Dès lors on peut concevoir qu'une des visées de la psychanalyse est de suffisamment reconnaître le scénario fantasmatique, infiltré de certaines croyances dans lesquelles il est aliéné, qui le fait jouir, dans lequel il se débat, pour que vis-à-vis de ce fantasme, de ses croyances, non pas il le perde, mais qu'il ait suffisamment de distance de telle sorte que cela ne l'empêche pas de penser.

Le paranoïaque ne peut maintenir l'écart, il ne peut soutenir la dimension du hasard, il est dans la certitude de ses perceptions, parce qu'il ne croit pas à cet Autre comme lieu du

³ J. Lacan, *Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1996, p. 71.

⁴ *Ibid.* p. 67.

langage, tiers symbolique, parce qu'il ne se réfère pas à ce troisième terme, à cette référence. La confrontation au réel provoque une vacillation du sujet et le fait soudain délirer.

Lacan précise ce qu'est l'Autre du langage :

« le langage nous emploie, et c'est par là que ça jouit. C'est pour cela que la seule chance de l'existence de Dieu, c'est qu'il – avec un grand I – jouisse, c'est qu'il soit la jouissance⁵. »

Cet Autre, qu'il nomme Dieu, nous y reviendrons, c'est un Dieu sans figure, dont nous ne pouvons nous passer, c'est pour cela que nous assurons sa jouissance ; parce que le langage tient le sujet, nous parlons pour faire tenir cet Autre du langage, jusqu'à se faire objet de la jouissance de l'Autre.

Dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan reprend cette question de l'articulation du sujet et de l'Autre, en mettant l'accent sur la fonction du père et de la métaphore paternelle dans la division du sujet. Le paranoïaque refuse de croire au signifiant, il n'a pas été marqué par la castration, par la métaphore paternelle, le signifiant du nom du père est forclos dans la psychose. Il s'ensuit que pour le paranoïaque S1 et S2 apparaissent soudés, comme un seul signifiant. Il n'y a plus de doute possible, mais certitude délirante. La paranoïa, comme la débilité, sont la prise en masse de la chaîne signifiante, l'abolition de l'écart entre S1 et S2.

À l'inverse, pour le sujet divisé, « il n'est pas de croyance qui soit pleine et entière⁶ », il est toujours un pied dedans et un pied dehors, il y croit et il n'y croit pas, il n'y a pas dans la croyance de dimension dernière. L'écart entre S1 et S2 est ce qui représente le conflit névrotique. Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, il est entre deux signifiants. S2 peut représenter le reproche que le sujet obsessionnel s'adresse à lui-même lorsqu'il introduit un signifiant dans le réel qui vient faire coupure, arrêter la circulation, mais qui est ce à partir de quoi le sujet peut organiser son existence par rapport à cet « essaim » de S1, l'ensemble des signifiants qui représente le sujet. Mais encore faut-il pour cela que le sujet puisse s'appuyer sur une référence, et l'on sait que chez l'obsessionnel le père n'est jamais assez à la hauteur, pour qu'il s'autorise à faire coupure dans les signifiants.

Cette référence sera actualisée dans le travail analytique par le sujet supposé savoir, conséquence du pari fait par le sujet et l'analyste, de la croyance en l'inconscient ; s'il y a quelque chose que je ne connais pas, mais que j'y crois, je m'adresse à un Autre « *supposé*

⁵ *Ibid.* p. 74-75.

⁶ J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seul, Paris, 1999, p. 216.

*savoir quelque chose de vous, et qui en fait n'en sait rien*⁷ ». Instance à laquelle on se remet, comme si l'on « s'en remettait à je ne sais quelle divination⁸ » à laquelle on accorde crédit. Cette croyance en l'autre supposé en savoir quelque chose, renvoie à une forme de transcendance, à partir duquel se forme la demande. Il s'agit là d'une dimension logique qui introduit au-delà de la dimension individuelle ou familiale une dimension sociale, au sens où l'Autre auquel on s'adresse peut être figuré par diverses instances qui font référence : famille, sociale, politique, science...

Complosius

Henri est un homme d'une soixantaine d'année, au passé dit-il de nombreuses dépressions pour lesquelles il a vu de nombreux psychiatres sans arriver véritablement à avancer dans ses difficultés, il est en arrêt de travail depuis environ un an. Travaillant dans l'administration, il s'est toujours montré soucieux de bien faire, de bien répondre aux demandes de son supérieur direct, n'hésitant pas à rester à son bureau pour s'assurer que les dossiers dont il a la charge, et parfois ceux qui reviennent à ses collègues soient à jour. Il se décrit ainsi toujours soucieux de bien faire, que les personnes dont il a à traiter les dossiers ne pâtissent pas d'un éventuel retard dont il pourrait se considérer comme responsable. Sa devise est qu'il ne soit pas à l'origine d'un manquement qui viendrait ralentir la circulation des dossiers avec les conséquences insupportables selon lui que cela pourrait entraîner pour autrui.

Il est obéissant comme il l'a été avec sa mère, comportement qu'il dit retrouver dans ses relations avec son chef, bien qu'aujourd'hui il tente de prendre ses distances avec elle, comme avec lui. Il n'est pas sans pressentir que son inhibition généralisée est soutenue par une dynamique de haine qu'il lui faut à tout prix réprimer, mais toucher à cette dimension n'est pas sans réveiller une énorme culpabilité qui domine sur l'angoisse.

Qu'attendait-il de sa venue à ces entretiens, là où tout avait jusque-là plus ou moins bien « fonctionné » ? C'est cette inhibition dans ses relations aussi bien sociales que professionnelle fortement habitée d'un sentiment de malaise, qu'il reconnaît comme disproportionné par rapport aux situations, qui l'a empêché de répondre à une promotion de poste ; toujours soucieux de bien faire, il est sûr qu'il ne pourra être à la hauteur vis-à-vis de ce qu'il pense être attendu de lui, il a pris « la fuite », il ne s'en remet pas, il ne se reconnaît plus.

⁷ *Ibid.* p. 240.

⁸ *Ibid.* p. 240 -242.

Cet arrêt de travail n'a pas été sans « une mise en cage » ; il ne sort quasiment plus, passe le plus clair de son temps à consulter internet ou à faire des jeux vidéo en ligne, sa vie est ritualisée et centrée sur la maison familiale où il vit seul. Il se permet dans les moments où il se sent un peu plus fort une sortie dans la rue à la quête d'un mot, d'un sourire qui lui rappelle qu'il n'est pas encore mort.

Mais voilà que survient la crise sanitaire ; confinement, plutôt bien vécu, il était déjà « confiné », puis l'obligation vaccinale pour pouvoir se rendre à l'hôpital pour les séances. Il m'apprend qu'il refuse de se faire vacciner et il a toutes les raisons pour cela. Alors qu'il vivait reclus, il s'abreuvait sur You Tube de chaînes de conspirationnistes, sa seule fenêtre sur le monde. C'est elle qui l'informe de la « réalité » de la situation du monde. Notamment Bill Gates, Christophe Charret, un Q⁹, qui affirme que « le monde est mené par un conglomérat financiario-technologique qui contrôle la souveraineté des peuples ». Il affirme que la technologie peut faire des choses inquiétantes ; les vaccins ont été inventés par ceux qui tiennent les rênes, ils visent un contrôle des libertés et une réduction de la population. L'élite mondialiste profite de la situation pour créer un nouveau monde à son profit. Le contrôle des consciences n'est pas un mythe, il devient réalité. Les mesures prises pour la Covid, qui n'est qu'une « simple grippe », ne sont que la confirmation de ces théories d'un monde qui veut être dominé par le monde de l'industrie en connivence avec les politiques.

Aucune critique n'est possible. La faiblesse qui consisterait à échanger sur ce sujet ne permet que de constater la conviction dans les propos et la surenchère dans l'argumentation qui ne tolère aucune dialectique.

Faut-il conclure que ce patient qui apparaissait comme un grand obsessionnel était en fait un paranoïaque ? Ou bien doit-on considérer que toute structure est susceptible de mettre en place un moment de délire paranoïaque, c'est-à-dire qu'il peut y avoir un moment de bascule paranoïaque chez tout un chacun en fonction du contexte ?

Face à ce désordre dans la clinique, le risque serait de ne pas entendre ce que peut vouloir dire celui ou celle qui adhère à ces théories du complot, de préférer dire qu'ils sont paranoïaques ou psychotiques. Ne pas entendre c'est psychiatriser, en faisant rentrer certaines réactions dans des catégories connues. « Pathologiser » peut calmer l'angoisse d'un praticien ou satisfaire sa paresse. Mais cette position élude la question du lien entre manifestations cliniques et la situation de l'homme aujourd'hui dans le social. Il n'est pas contestable que l'on assiste entre autres à une inflation actuelle du phénomène conspirationniste.

⁹ Q ; l'anonyme à l'origine du mouvement de la théorie du complot Quanon, théorie qui a galvanisé les fidèles de Donald Trump qui ont envahi le Capitole.

Certitude

Les théories du complot présentent des analogies indéniables avec les caractéristiques du délire d'interprétation, ce qui pose la question de la paranoïa. Face à l'irruption de ce danger qui menace, il n'y a pas de surprise, d'interrogation, d'imagination, mais adhésion à des mots, des savoirs constitués, dans un collage entre symbolique et réel qui fonde sa certitude. Il y a un rapport direct du sujet avec un Autre tout-puissant auquel est attribué un savoir ce qui exclut toute incertitude face au gouffre qui s'ouvre dans ce moment où les repères vacillent. Le sujet est pris directement, sans médiation, dans la toute-puissance d'un seul discours, qui peut être à l'occasion celui arbitraire de discours pseudoscientifiques ou complotistes. Donc plus d'écart entre le sujet et le monde, entre réel et symbolique, les discours tenus sur la pandémie sont réellement des mises en scène visant à voiler une vérité dissimulée avec soin. Toute contestation de ce discours délirant reviendrait à remettre en cause la constitution de ce tiers réel, réparateur du défaut de ce tiers symbolique, elle ne peut être reçue que comme une preuve supplémentaire du complot. L'exclusion de tout dialogue confirme le passage de la croyance à la certitude.

L'apport de Lacan dans sa thèse *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1938) permet de dépasser le clivage freudien entre névrose et psychose. Lacan y soutient l'idée que chacun était à même, quelle que soit sa structure, de produire un délire paranoïaque. Il est le produit de l'échec de ce deuxième temps du stade du miroir, qui est « refus de croire », « *Versagen des Glaubens* » dit Freud – à l'objet primordial, à la Chose, au grand Autre, au symbolique, au langage. Il faut bien entendre ici refus de croire à l'Autre barré, marqué par le manque, refus de croire au signifiant fondamental venu de l'Autre qu'est le nom-du-Père. Sans cet Autre structurellement incomplet, plus de signification de l'image du corps, plus d'imaginaire qui tienne, risque de confusion entre soi et l'autre. C'est bien le symbolique qui détermine l'imaginaire, qui donne signification à une image du corps, qui permet l'écart, la mise à distance du semblable avec lequel le sujet est au départ confondu. Dans ces moments de paranoïa, il n'y a plus ce temps d'exclusion de l'autre en soi.

Plus tard Lacan nous prévient du risque d'homogénéisation pour tout un chacun : « il y a une pente qui nous entraîne à les homogénéiser (Le réel, le symbolique et l'imaginaire), ce qui est raide¹⁰ ». Le réel est entièrement imaginarisé avec prolifération de significations qui

¹⁰ J. Lacan, *Séminaire RSI*, Leçon du 10.12.1974.

recouvrent le gouffre qui s'est ouvert, il perd sa qualité de mystère. Seul l'Ego, par ses attributs de permanence, de stabilité, permettra de faire tenir quelque chose de la structure.

Cette approche clinique ne doit pas faire éliminer ce qui relève de l'articulation du sujet au social. Le discours complotiste relève d'une rhétorique propre avec des visées politiques ou sociales particulières. Le sujet en position paranoïaque, seul contre tous, peut trouver dans ces discours un lieu où il trouve son assiette en constituant un Ego.

Ce détour par l'*Un glauben*, l'incroyance en ce lieu de l'Autre en tant que divisé dans la position paranoïaque, souligne trois points ; les thèses complotistes sont une réponse opposant un démenti au trou dans la structure. L'*Un glauben* défait l'opposition entre croire et ne pas croire. Il permet en conséquence d'inscrire la croyance comme coextensive à la division subjective pour poser la question du sens.

Conviction

La Covid est bien un réel qui fait trou au savoir ; il déborde toute imagination, il résiste au chiffrage épidémiologique qui ne peut prévoir quand surviendra la prochaine vague, il garde toujours une part de mystère sur ses origines, son évolution, sa gravité potentielle à venir. Il est là, extérieur à la « réalité psychique », et c'est parce qu'il en est exclu, qu'il peut être défini comme impossible.

Mais ce réel, est-ce bien le nôtre ? Celui qui intéresse le psychanalyste ? La mise en place de protocoles, de mesures de prévention avec ses restrictions de liberté définies à partir de politiques budgétaires et utilitaristes, « le bien pour le plus grand nombre », ne parviennent pas à attraper le réel de la Covid, elles ne sont pas sans nous atteindre, par les contraintes, dans nos existences, et dans notre corps. Ce réel, celui de nos corps jouissants, est bien ce dont il est question dans ces moments de tensions du lien social. Lien qui fait alors fonction d'Autre, et le met à la question.

Je pense ici à ce mouvement de protestation contre l'action politique, soutenu par la conviction que ce virus n'était qu'une mauvaise grippe, qui ne justifiait en rien les mesures de restriction des libertés publiques, que celles-ci n'étaient que prétextes pour accoutumer de proche en proche la population à l'état d'exception, c'est-à-dire de faire de cet état d'exception une règle. Croyance donc en la contrainte exercée de façon arbitraire, associée à un mouvement collectif de protestation que certains diront citoyenne ! La conviction, comme croyance avec une vérité commune, partagée.

Quelle vérité ? Celle de la figure d'un père imaginaire empreinte de violence et de toute puissance, de maîtrise de l'autre par la force ou la coercition, figure que l'on retrouve dans la dangerosité sexuelle de l'homme dans les discours actuels. L'homme est devenu un violeur potentiel, ou celui qui dispose de la femme comme d'un objet, d'où la mise en place de contrat avant une rencontre entre homme et femme où sont spécifiés ce qui est admis ou non dans le rapport sexuel. La pandémie fait caisse de résonance, dans ce moment de disruption subjective, avec cette croyance où le père imaginaire fonctionne comme signifiant d'un Autre jouissant du corps du sujet. Il le fait jouir par diverses voies symptomatiques qui ne sont pas sans référence au contexte du moment.

La subjectivité de notre époque n'est plus dominée par l'image de l'Autre « nourricier » et bienfaisant, où être rejeté serait à entendre comme désir du sujet à ne pas se soumettre à la demande de l'Autre tel Lacan l'évoque dans les années 1970¹¹. Notre subjectivité aujourd'hui est celle de la mise en question de la fonction paternelle, et plus particulièrement de l'effacement de la fonction du père réel tant dans le discours social que dans les relations conjugales¹². Ce déni de la fonction du père réel laisse le sujet avec ses productions du père imaginaire, omnipotent, avec une jouissance qui s'imagine toute seule.

Le protocole sanitaire opérant sur la jouissance de nos corps, ne vient-il pas réactualiser ce fantasme d'un père imaginaire qui jouirait de nous et dont nous avons à nous défendre ? Et comme le déni de la fonction du père réel concerne le collectif, la voie est ouverte à la conviction de l'oppression des dirigeants sur le peuple et à ses mouvements de protestation.

La conviction n'est-elle pas le résultat d'une croyance partagée par un plus grand nombre ? Conviction ici de l'oppression comme on peut dire conviction religieuse, politique. Convaincre n'est-ce pas vaincre avec l'autre, le persuader de sa croyance ? On y perçoit la fonction défensive face à l'incertitude, au trou de l'Autre.

¹¹ J. Lacan, Le Séminaire Livre XIX, *La logique du fantasme*, leçon du 10 mai 1969.

¹² M. Safouan, « La fonction du père réel », dans *Études sur l'Œdipe*, Editions du Seuil, Paris, 1980 ; et M. Safouan, *La civilisation post-œdipienne*, Hermann, Paris, 2017.